U d'/of OTTAWA
39003003017448

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/coupsdailes00bruc

Coups d'ailes

Jean Bruchesi

Coups d'Ailes

N
6A
21

Bibliothèque
de
l'Action française

MCMXXII

Justification du tirage :

Il a été tiré de cet ouvrage sur « Byronic » teinté : —

25 exemplaires marqués à la main de A à Z (Hors commerce).

150 exemplaires numérotés à la presse de 1 à 150 (Souscrits).

25 exemplaires numérotés à la presse de 151 à 175.

N

PS
8503
.R92C6
1922
v.1

Tous droits réservés, Ottawa, 1922.

A mon père,

A ma mère

Ballade des petits oiseaux

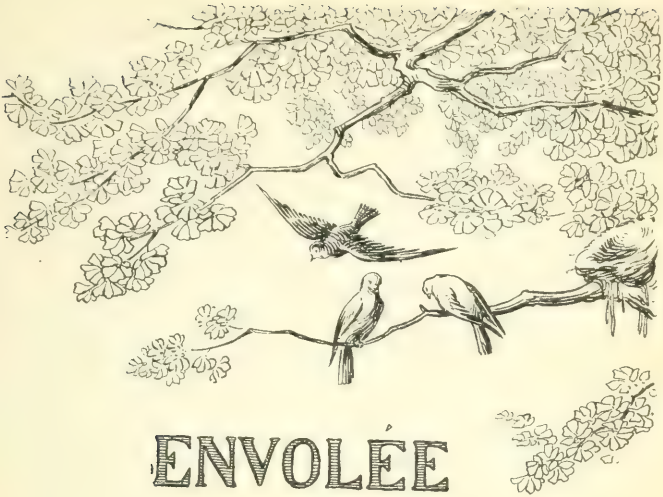
Jamais n'avons fait de voyages :
Nous sommes de petits oiseaux.
Voulons monter dans les nuages
Qui paraissent pleins de joyaux.
Nous recherchons plaisirs nouveaux
Qui ne soient pas des bagatelles.
Au-dessus des frêles roseaux,
Ce ne sont là que des coups d'ailes.

Peut-être aurons-nous des orages
En voyageant par monts et vaux ;
Mais dans le secret des bocages,
Tandis que chantent les ruisseaux,
Nous attendrons des jours plus beaux.
Et si l'on crève nos prunelles
Avec d'invisibles ciseaux,
Qu'on nous laisse au moins nos coups d'ailes.

Mieux vaut aimer dans les feuillages ;
Mieux valent les vents des coteaux
Que la tranquillité des cages
Et la dorure des barreaux,
Pour les timides passereaux.
A notre nid restant fidèles,
Reviendrons chercher le repos
Au soir de nos premiers coups d'ailes.

ENVOI

Oyez, oyez, les jouvenceaux ;
Oyez, oyez, les jouvencelles ;
Nous sommes de petits oiseaux ;
Ce sont là nos premiers coups d'ailes.



ENVOLÉE

Il était une fois, ô gué,
Un coeur si neuf, ô gué, ma mie!

La main de ma mère

O la douce main de ma mère
Toi qui me berçais chaque soir
Et qui guidais avec mystère,
Mes premiers pas tout pleins d'espoir ;
Main qui ne fuyais point la peine
Et qui veillais souvent, la nuit,
Pour finir le tricot de laine . . . . .
O main qui travaillais sans bruit.

O main qui fus mes seules armes
Contre la douleur et l'effroi,
Qui séchas mes premières larmes ;
Main qui ne craignis que pour moi ;
Toi qui cherchas toujours à plaire,
O main plus pure que les lys,
O petite main de ma mère,
Je t'aime encor comme jadis !

La lettre

Toute mignonne encor,
Et fraîche et parfumée,
Avec son cachet d'or,
Son écriture aimée,

Elle est là devant moi.
Son enveloppe rose,
De mon subit émoi
Est sans doute la cause.

Lettre qui vient de loin,
Lettre mystérieuse,
Charmant et sûr témoin
D'une pensée heureuse.

Je t'aime ô petit rien
Aussi vieux que le monde,
Et fidèle gardien
D'une amitié profonde.

Tu rends l'exil plus doux,
L'absence plus légère ;
Des secrets les plus fous
Tu te fais messagère.

Reviens, reviens souvent
Parler de ceux que j'aime,
Et laisse-moi rêvant :
Tu vaux plus qu'un poème !

La lettre est une fleur
Plus légère qu'une aile :
C'est un peu de son coeur
Qu'on envoie avec elle.

Vieilles choses

J'aime les vieilles choses :
Il s'y cache souvent
Tout comme chez les roses
Un parfum enivrant,

Un doux parfum qui monte
Des recoins du passé,
Joint au charme d'un conte
Autrefois commencé.

Aïeules qu'on exile,
Elles voudraient mourir
Sans connaître l'asile
Au fond du souvenir.

Une pensée y flotte
Avec un rêve d'or ;
Une très vieille note
Semble y vibrer encor.

C'est pourquoi je les aime :
Vieux livres, vieux tableaux,
Et vieilles maisons même :
Des riens, des bibelots . . . . .

C'est une ancienne chaise
Au bienveillant accueil :
Je m'y sens plus à l'aise
Qu'en un riche fauteuil.

Et puis c'est une table
D'où ne s'élève plus
Le rire délectable
Des convives perdus.

C'est une toile, un livre,
Une médaille enfin,
Ou bien un sou de cuivre
Dans un vieux parchemin.

Ils sont tous laids peut-être ;
Pour eux le temps est dur !
Mais le ciel y fait naître
Toujours un peu d'azur . . . . .

J'aime les vieilles choses,
Les choses d'autrefois :
C'est un bouquet de roses
Pour la table des rois.

Orgue de barbarie

Qui ne connait le pauvre gueux
Et son orgue de Barbarie ?
Il vient de loin, il est bien vieux,
N'a point d'âge et point de patrie.

Sous le soleil, le froid, le vent,
Avec sa boîte de musique
Que toujours il pousse devant,
Il va d'un air mélancolique.

Par moment, il s'arrête, las . . .
De l'instrument, l'ami fidèle
Qui rend parfois des sons de glas,
Il tourne alors la manivelle.

Morceaux tristes, hymnes guerriers,
Polkas, gavottes et quadrilles,
Chansons de rue et de métiers,
Complaintes, romances gentilles

Remplissent l'air. Les enfants fous,
Etonnés de ce répertoire,
Battent des mains, jettent des sous . . .
L'homme rit à cet auditoire.

Et peut-être chez ces marmots,
Voit-il revivre sa jeunesse,
Avec tous ses riants propos
Pleins d'amour et de gentillesse ?

Connaissez-vous le pauvre gueux
Et son orgue de Barbarie ?
Il vient de loin, il est bien vieux,
N'a ni famille, ni pätrie . . . . .

Vieux chapelet

C'est un vieux chapelet tout noir et tout usé.
Quelqu'un me l'a donné, jadis. Quel est son âge ?
Dix ans au moins, peut être vingt, ou davantage :
Le coeur des vieux objets est si vite brisé . . .

Point de croix d'or, point de pierres rouges ou vertes ;
Mais de pauvres grains noirs trouvés je ne sais où,
Un Christ de plomb qui n'est certes pas un bijou,
Une chaîne qui ne sort pas de mains expertes.

Qu'importe tout celà ? J'aime mon chapelet,
Et je me plais parfois à lui faire une histoire
Pleine de merveilleux, d'infortune et de gloire,
Et qu'agrémente encor le charme d'un secret.

C'est un bon compagnon, c'est un ami fidèle.
Et lorsque sous les doigts s'égrènent un à un
Les modestes avé, c'est comme si quelqu'un,
Dans l'ombre, près de moi, faisait de la dentelle.

La bouche alors voudrait ne plus balbutier ;
Le coeur oublie un peu le poids de ses misères
Et se remet à croire aux paroles sincères :
Sur les vieux chapelets l'âme sait mieux prier !

Les yeux de nos mamans

Bleus ou noirs, tous aimés,
tous beaux.
(Sully Prudhomme)

Quand la mort voile les prunelles
Des yeux charmeurs de nos mamans,
Quand les anges tendent leurs ailes
Pour couvrir ces regards mourants,

Gardons dans l'âme l'espérance
Qu'ils ne sont pas morts à jamais
Ces yeux qui parlaient de vaillance
Et ne pouvaient pas être laids.

Doux yeux d'amour et de jeunesse
Qui brillaient tout près d'un berceau ;
Grands yeux songeurs, pleins de tendresse
Pour l'enfant, pour l'homme nouveau !

Eux si purs au soir de la vie
Et si beaux sous les cheveux blancs
Qu'on les aimait à la folie,
Sans compter le nombre des ans !

Hélas ! les paupières sont closes,
Les pauvres yeux ne nous voient pas.
Sont-ils, comme les vieilles choses,
Perdus dans l'infini, là-bas ? . . . . .

Oh non ! les doux yeux de nos mères
Ne sont pas fermés pour toujours :
Ils ont connu trop de misères !
Ils ont pleuré sur trop d'amours !

Là-haut disparaissent les voiles
Qui leur cachaient la vérité.
Les yeux deviennent des étoiles
Et brillent pour l'éternité.

Mon oiseau

J'avais un petit oiseau,
Plume jaune et tête fine,
Alouette ou passereau.
J'avais un petit oiseau,
Un petit oiseau de Chine.

Il turlutait tout le jour,
Pauvre isolé dans sa cage ;
Sans cesse en faisait le tour,
Et me charmait tout le jour
Par son gentil babillage.

Il fut ainsi tout l'été ;
Mais quand arriva novembre
L'oiseau cessa de chanter.
Il fut ainsi tout l'été :
La joie emplissait ma chambre.

Il est mort un soir d'hiver.
En des régions plus belles
Il aura l'espace et l'air.
Et c'était un soir d'hiver :
L'oiseau referma ses ailes . . . . .

Car en son âme d'oiseau,
Il avait rêvé peut-être
Revoir le ciel pur et chaud
Où sa chère âme d'oiseau,
Un jour, espérait renaître.

Retenue !

Pour n'avoir pas su ma leçon
J'irai demain en retenue.
C'est exiger forte rançon
Pour une chose si menue !

Au lieu de rire et de chanter,
Cent fois je copierai la page
Que je n'ai pas pu réciter :
C'est le retour à l'esclavage !

Comme tableau j'aurai les murs
D'une classe à l'air de cellule ;
Comme jouets, des mots obscurs,
Pour compagnon, l'ami Catulle.

Sous la règle il faudra plier
Et noircir des pages, sans trève.
Dans le fond de mon encrier
Je verrai se noyer mon rêve.

Car c'est une loi de souffrir
Par le prochain, durant la vie.
Je souffrirai sans discourir,
Avec saine philosophie,

Et me croirai peut-être absous,
Quand l'horloge libératrice
Mettra fin par de petits coups,
A cette criante injustice.

En classe !

Il pleut aujourd'hui,
La nature est lasse.
Un voile d'ennui
S'étend sur la classe.

Le grand tableau noir
Prend d'étranges formes ;
Et mieux qu'au dortoir,
Les élèves dorment.

Ils dorment heureux
Bien loin des orages.
Ils ont clos leurs yeux
En tournant les pages.

Le doux ronflement,
Cause du scandale,
Semble par moment
Monter en rafale.

Par fatalité
La leçon d'algèbre
A moins de gaieté
Qu'une hymne funèbre . . .

Elle est sans écho
Et la voix du maître,
Sur un ton d'alto,
Sort par la fenêtre . . .

Dieu ! quelles clameurs
Troublent l'harmonie !
Holà, les dormeurs !
La classe est finie !

Vacances !

Le brûlant soleil de midi
Vient solliciter ma paresse ;
Et j'ignore, en mon allégresse,
Si c'est dimanche ou bien jeudi.

J'ai laissé de côté Virgile ;
La nature est mon professeur,
Et je me fais un point d'honneur
D'être à tous ses ordres docile.

Je me promène dans les champs,
Je cause avec les violettes,
Et les oiseaux, charmants poètes,
Pour moi composent de doux chants.

Lorsqu'au clocher l'Angelus sonne,
J'élève mon coeur près de Dieu,
Et je crois voir dans le ciel bleu
Le sourire de la Madone.

Avant de m'endormir le soir
Je songe, en regardant la lune,
A ce qu'était mon infortune
Dans le silence du dortoir.

Quand je prends un livre d'images,
Et sans que je sache pourquoi,
Mes yeux se ferment malgré moi ;
Et je rêve en tournant les pages.

C'est ainsi que passent les jours ;
C'est ainsi que j'aime la vie ;
Et je ne porte pas envie,
A qui cherche d'autres amours.

Point de soucis, point de souffrances ;
L'espoir, le rêve et le plaisir.
Je ris, je chante et mon désir
C'est d'être toujours en vacances.

Le vieux banc

C'était un vieux banc tout cassé par l'âge,
Posé par hasard au bord du chemin ;
Un de ces vieux bancs qu'a noirci l'usage,
Où le passé chante un très doux refrain.

Nul ne connaissait sa première histoire.
Oh ! s'il avait pu nous parler à nous,
Et scruter sans bruit sa vieille mémoire
Où dormaient son rêve et ses espoirs fous !

Il était couvert de nos écritures
Et chacun pouvait, en cherchant un peu,
Y lire son nom parmi les ratures :
Derrière le nom se lisait l'aveu.

Car notre vieux banc servait de refuge
A ceux qui voulaient se parler d'amour.
Et j'en sais plus d'un qui le prit pour juge
Des serments et des promesses d'un jour.

Hélas ! comme ceux qui n'ont plus de maître,
Par un jour d'hiver il s'en est allé . . . . .
Un ange du ciel l'avait pris peut-être,
Et peut-être aussi l'avait-on brûlé ?

Je n'ai plus revu cet ami d'enfance.
Mais je songe encore au vieux banc de bois
Dont le souvenir, comme une romance,
Joyeux vient bercer mon âme parfois.

Premier pas

Papa se sent stupéfait ;
Maman sourit en silence :
Bébé ce matin a fait
Le premier pas de l'enfance.

Il s'agissait pour Bébé
De traverser sa chambrette.
Et tout cela, sans tomber :
Quelle prouesse d'athlète !

L'enfant est sorti vainqueur
D'une épreuve dure en somme.
Maman chante dans son coeur :
« Mon Bébé, tu deviens homme.

« Ton premier pas te grandit,
« Cher ange, aux yeux de ta mère.
« Quand je te vois si hardi,
« Le sais-tu ? que je suis fière !

Papa se sent stupéfait ;
Maman est toute ravie :
Bébé ce matin a fait
Son premier pas dans la vie.

Blessure !

A bas de son carosse
Petit Pierre est tombé :
Il s'est fait une bosse.
Ah ! le pauvre bébé !

Vite maman s'empresse
Pour relever l'enfant ;
D'une main le caresse,
Et soudain voit du sang

Qui s'écoule et qui brille
Dans les cheveux soyeux.
Une larme scintille
Alors en ses grands yeux.

O première blessure !
O premier sang versé !
O la simple éraflure !
O le Bébé blessé !

Mon neveu

Petit Pierre est venu m'embrasser tout à l'heure ;
Il est resté dix jours, seul au milieu de nous.
Maintenant il s'en va joyeux, et moi je pleure :
C'est la gaieté qui part avec ses rires fous . . .

Par son air enjoué, petit Pierre m'attire.
Un rayon de soleil brille sur ses cheveux ;
Sur sa lèvre, le mot finit par un sourire . . .
Un ange a mis, je crois, tout le ciel en ses yeux.

Un rien l'amuse, un rien peut amener les larmes ;
Il aime les oiseaux, les bonbons et les fleurs.
Pour l'enfant de trois ans la vie a bien des charmes
Que ternissent plus tard le temps et les malheurs.

Il voudrait tout savoir sans peine et tout comprendre
Quand il parle, toujours revient le mot : pourquoi ?
Il sait dire : je veux ; mais ne sait pas attendre.
Il n'a pas de royaume, et voudrait être roi.

Mais un oncle, dit-on, doit se montrer sévère !
Il me semble que j'ai déjà des cheveux blancs ;
Tout comme les vieillards je regarde en arrière,
Et je me prends alors à n'avoir que trois ans.

Cercle de couture

Le cercle est au complet : en tout six demoiselles.
Dans le salon où flotte un air d'intimité,
Elles vont coudre et rire et babiller entre elles,
Et vers cinq heures, prendre une tasse de thé.

Ces tricots et ces bas, ces laines, ces flanelles,
A des pauvres, demain, parleront de bonté.
Mais ceux qui les auront ne connaîtront pas celles
Qui savent faire en souriant la charité.

Comme il est beau ! comme il respire la noblesse
Ce geste où vous mettez toute votre jeunesse
Et qui vous donne l'air de petites mamans . . .

Lorsque vous travaillez, charmantes jeunes filles,
Entre vos doigts de fée on croit voir les aiguilles
Se changer, dans le soir, en dé fins diamants.

Repentir

J'ai cru que j'étais en colère ;
Mais aujourd'hui, j'en suis confus.
Pour oublier cela, que faire ?
Je ne sais plus.

Avouez cependant, ma mie.
Qu'il était dur votre refus.
De votre innocente ironie
Je ne veux plus.

Peut-être enfin, suis-je coupable ?
Vous l'êtes peut-être au surplus ?
Que ce soit vous ou moi blâmable,
Je ne vois plus.

L'homme souvent cède à la femme :
Ma foi, vous aurez le dessus.
Mais alors vous devrez, madame,
N'y penser plus.

Avec le temps le mal s'envole.
Oubliez les mots superflus.
A mon humeur plus ou moins folle
Ne croyez plus.

J'ai cru que j'étais en colère ;
Mais aujourd'hui j'en suis confus.
Pour oublier cela, que faire ?
N'en parlons plus.

Rondel

Ne niez pas, car je sais tout
Ce que pense une demoiselle
Comme vous amoureuse et belle :
Vous avez rêvé d'un bijou.

Au reste, vous avez bon goût.
Rêvez bijou, rêvez dentelle !
Ne niez pas, car je sais tout
Ce que pense une demoiselle.

Mais il n'en est pas, de beaucoup,
Un plus fin que votre prunelle
Où le rêve se renouvelle.

Et par votre gentil frou-frou,
Ne niez pas, car je sais tout
Ce que pense une demoiselle.

Première neige

Il neige, et les poussières blanches
Semblent dire : Vive l'hiver,
Les tempêtes, les avalanches,
La bise qui souffle dans l'air.

Les flocons volent dans l'espace
Et vont se perdre chaque fois,
Emportés par le vent qui passe,
Comme les feuilles de nos bois.

Bébé qui mord dans une pomme,
Ravi, compte les flocons blancs.
Ah ! qu'il voudrait, grand comme un homme,
Glisser là-bas sur les étangs !

Un pauvre enfant aussi regarde
La belle neige du bon Dieu.
Seul et tremblant dans sa mansarde,
A la chaleur il dit adieu.

Lui, l'enfant qui n'a plus de mère,
Dans ces flocons, hélas ne voit
Que froid, que faim et peine amère,
Longs jours sans feu, sous un vieux toit.

Bébé, derrière ta fenêtre,
A l'abri du froid et des vents,
Si tu pouvais vraiment connaître
Ce qu'ont de dur tes flocons blancs !

EN PLEIN CIEL

Plus haut, toujours plus haut vers ces hauteurs sereines
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus.

Le retour de l'Aiglon

La France redemandera
les restes de l'Aiglon.
(Les journaux)

Enfin, ô petit duc, tu t'en reviens chez toi,
De clocher en clocher porté par la victoire ;
Tu t'en reviens dormir dans un tombeau de roi,
Enfant dont le nom seul refait toute une histoire.

Et c'est nous qui marchons sans demander pourquoi,
Soldats dont l'existence est un long offertoire,
Nous tous pour qui mourir est un acte de foi,
C'est nous qui t'avons pris, dans un souffle de gloire !

Va, petit, ils ont fui cette fois, c'est certain ;
Et Chanteclerc pourra, dans le bleu du matin,
Lancer comme jadis sa chanson d'espérance.

Et toi, pour qui l'Autriche est l'immense tombeau,
Aux plaines de Wagram repose en paix, Flambeau :
L'Aiglon revient planer sous le ciel de la France.

Les voix qui montent

LA FOULE

Toi, poète ? Mais tu n'es qu'un rêveur,
Un scribe acharné qui flatte la Muse !
Tu chantes toujours et te crois sauveur ;
Dans ton rêve fou tu n'as pas d'excuse.
A ton seul esprit bornant l'univers,
Tu pourrais porter le deuil d'une rose ;
Et tu veux écrire en de mauvais vers
Ce que nous pouvons bien mieux dire en prose.

De ton cercle étroit tu sors par instants :
C'est pour nous parler alors de l'Idée,
Du charme trompeur que prennent les ans,
Du coeur noble et fier, de l'âme obsédée.
Méprisé de tous, tu crois à l'espoir,
Et tu vois partout le beau de la vie.
Tu berces ton âme au mot de devoir ;
Tu voudrais mourir pour une patrie . . .
Pauvre fou ! pourquoi t'acharner encor
A poursuivre seul le plus vain des rêves ?
La vie est un mot ! Le bonheur c'est l'or.
Profite aujourd'hui des heures trop brèves !

LE POÈTE

Si je suis rêveur, foule, qu'es-tu donc
Pour nier ainsi les plus grands mystères ?
Tu dis : L'idéal est dans un bas-fond ! . . .
J'aime mieux l'azur, les tâches austères,
Les rêves de gloire aux ailes d'argent,
Et puis le vieux sol où j'aurai ma tombe.
Fais sonner encor ton rire outrageant
Et frappe mon front, si jamais je tombe.
Avide de sang, déchire mon coeur,
Et devant mes yeux étends de longs voiles :
Tu sauras, un jour, quel est le vainqueur . . .
Gardons, toi ton or et moi mes étoiles !

Vingt ans

J'ai vingt ans ! et partout je ne vois que des roses.
A mes yeux éblouis se montre l'avenir ;
J'appelle les combats que, pour les nobles causes,
Demain, contre la haine, il faudra soutenir.

J'ai vingt ans ! Je suis gai ! j'ai pour moi l'espérance
Qui donne le courage et la force à mon coeur.
Je ne redoute rien ; je brave la souffrance,
Et sous le grand ciel bleu je jette un chant vainqueur.

Car je suis à cet âge où notre âme est ravie ;
Où, scrutant l'horizon d'un oeil resplendissant,
Le jeune homme salue, avec amour, la vie,
Sans voir que sur sa route il est parfois du sang . . .

Oh ! je sais — et ce m'est une triste pensée —
Que demain mes vingt ans s'enfuiront à jamais !
Que ma chère jeunesse, hélas ! sera blessée,
Pour avoir cru trop vite au charme du succès.

Je n'éprouverai plus, dans le fond de mon âme,
Ce sentiment secret qui forme les soldats ;
Et je crains qu'en mon coeur ne s'éteigne la flamme
Qui lui fait souhaiter l'approche des combats.

Mais non, il ne faut pas que ma jeunesse meure,
Ni qu'une main brutale arrête mon essor !
Et je veux qu'en dépit du temps qui les effleure,
Mon esprit et mon bras soient vigoureux encor !

Je veux monter sans cesse aux sommets de la gloire,
En servant jusqu'au bout ma patrie et mon Dieu !
Et si je tombe un jour sans goûter la victoire,
Qu'importe ! le devoir est le plus doux enjeu !

Jette donc ici-bas un regard de tendresse
Et laisse-moi toujours, ô Dieu plein de bonté,
Mes vingt ans d'idéal, mes vingt ans de jeunesse !
Donne-leur un rayon de divine beauté !

Chanter, croire, aimer

Je veux chanter au clair soleil de mon bonheur,
D'une voix toute pure ;
Il en est trop dont le chant est empoisonneur.
Moins suave, le mien est certes sans souillure.

Chanter pour réveiller ceux qui sont endormis,
Sans croire à l'espérance ;
Chanter avec amour, chanter pour mes amis :
C'est être apôtre et c'est affirmer ma croyance.

Et je veux croire aussi : l'homme est bien à genoux,
Quoi que l'on puisse dire,
Croire qu'un Dieu, d'En-Haut, pose les yeux sur nous,
Et que la Vierge met dans le ciel, son sourire . . .

Enfin, je veux aimer tandis que j'ai vingt ans,
Aimer avec franchise ;
Car on dit que le coeur se ferme avec le temps,
Ainsi qu'un grand lys d'or sous une froide brise.

Jusqu'au bout

La lutte sera dure
Pour toi, mon pauvre gâs.
Sur la route peu sûre
Ne t'aventure pas.

— Je ne crains point l'orage,
O mère, c'est si beau,
Quand on a du courage,
Et la foi pour flambeau !

Oui, mais longue est la route.
On dit : chacun pour soi.
Et l'homme qui t'écoute
Se moquera de toi . . . . .

— Qu'importe à ma jeunesse
L'injure ou le mépris !
J'ai bien trop de noblesse
Pour demander sursis.

Mais la nuit sera noire.
Ecoute mon sanglot.
J'ai si peur de la gloire . . .
Ne monte pas trop haut !

— Etouffez dans vos voiles
Le cri de votre coeur.
C'est auprès des étoiles
Que je serai vainqueur !

Pourquoi ne pas attendre ?
Rien ne te presse encor.
Reste ; je veux entendre
Un peu, ton rire d'or !

— Et mon pays qui pleure ?
Et les méchants là-bas ?
Quand on dit : tout à l'heure,
On recule d'un pas.

On te tuera peut-être,
O toi, mon adoré.
J'en verrai se repaître
De ton sang, à leur gré . . . . .

— La mort me sera douce,
Le repos éternel.
Je mourrai sans secousse,
Les yeux fixés au ciel !

Va mon gâs ! Va mon brave !
Et si j'avais vingt ans,
Je me ferais l'esclave
De tes rêves tout blancs.

Le secret

J'ai dit à mon coeur de se taire
Et tout à l'heure il m'a semblé
Entendre un son plein de mystère,
Et mon petit doigt m'a parlé.

Il m'a conté de douces choses
En son langage de devin.
Il m'a dit tout bas que les roses
Exhalent un parfum divin ;

Que les papillons, sur leurs ailes
Ont d'invisibles diamants,
Et que les noires hirondelles,
Le soir, appellent leurs amants.

Il m'a dit, et j'en suis morose,
Que des anges blancs, dans la nuit,
Veillent sur l'enfant qui repose,
Et qu'ils s'en retournent sans bruit.

Il m'a conté que la souffrance
Toujours ennoblit notre coeur,
Et que sur terre l'espérance
Reste pour nous le seul bonheur.

Il m'a dit que l'unique gloire
Est de conserver son coeur pur ;
Que, pour obtenir la victoire,
Il faut s'élever dans l'azur ;

Que le chemin vers la Patrie
N'est pas tout parsemé de fleurs,
Et que les plaisirs de la vie
Y voisinent avec les pleurs.

Puis il se tut, ce fut silence ;
Et moi je demandai bien bas :
« Quel est ton nom et ta puissance,
« Toi qui t'attaches à mes pas ?

« O toi qui parles à mon âme,
« Toi qui me suis la nuit, le jour,
« Qui me protèges de l'infâme,
« Ah ! dis-moi, serais-tu l'amour ? »

Alors sa voix se fit plus tendre ;
Il s'y mêlait de la pitié ;
Et doucement, je crus entendre :
« Enfant, je m'appelle amitié ».

Cloches de Noël

Cloches qui, dans la nuit, sonnez éperdûment,
Carillons qui volez au-dessus des prairies,
Mêlez aux flocons blancs vos claires sonneries ;
Cloches qui, dans la nuit, sonnez éperdûment.

Laissez tomber sur nous un peu de votre joie,
Emportez jusqu'aux cieux les désirs de nos coeurs ;
Sans jamais mettre fin à vos accents vainqueurs,
Laissez tomber sur nous un peu de votre joie.

Chantez pour le vieillard et riez pour l'enfant,
A l'un donnez la force, à l'autre l'espérance ;
Loin du pauvre qui pleure écartez la souffrance,
Chantez pour le vieillard et riez pour l'enfant.

Du Roi de Bethléhem, alertes messagères,
Vous annoncez partout la venue ici-bas.
En passant, répandez des roses sur Ses pas,
Du Roi de Bethléhem, alertes messagères.

O carillons d'airain, chantez : nous écoutons.
De cet Enfant qui nait, célébrez les louanges,
Et mêlez vos accords aux douces voix des anges ;
O carillons d'airain, chantez : nous écoutons.

Elevez-vous là-haut, près des pâles étoiles,
Effleurez-les sans bruit de vos sons argentés,
Et revenez vers nous, pleines de leurs beautés . . .
Elevez-vous là-haut, près des pâles étoiles.

Chantez-nous la splendeur de cette grande nuit ;
Parcourez sans arrêt les pays de la terre ;
Redites à chacun le sublime mystère ;
Chantez-nous la splendeur de cette grande nuit.

Sonnez, sonnez toujours, cloches de nos églises ;
En nos coeurs déposez tous vos accents joyeux,
Et, demeurant pour nous la voix qui vient des cieux,
Sonnez, sonnez toujours, cloches de nos églises.

Premier janvier

Comme un vase dont le cristal s'est émietté
Sous la main qui venait y déposer des roses,
Un an est disparu, brutalement jeté
Au gouffre où vont mourir toutes les vieilles choses.

Il n'est plus, sauf peut-être où vit le souvenir.
Il n'est plus. Oh ! pourquoi faut-il donc que tout meure ?
Pourquoi sur le passé reposer l'avenir ?
Pourquoi vivre et lutter, puisque rien ne demeure ?

Pourquoi ? C'est que la vie émerge de la mort !
C'est que par le passé doit s'écrire l'histoire,
Et c'est que la richesse est faite de l'effort
Journalier, sans lequel il n'est pas de victoire !

C'est qu'il n'est point d'amour qu'il ne soit de douleur,
Qu'un plus doux parfum vient de la rose fanée,
Que l'âme se retrempe aux sources du malheur,
Et c'est qu'à l'an détruit succède une autre année !

Printemps

Les petits oiseaux nous reviennent.
Au bord des nids ils vont conter
Les récits dont ils se souviennent.
C'est le printemps, je veux chanter !

La terre n'est qu'un grand ciboire
Où, pour mourir, naissent les fleurs.
Les champs ont toutes les couleurs.
C'est le printemps et je veux croire !

Chaque être veut s'enjoliver ;
Le ruisseau reprend son murmure,
Le sol cache sa déchirure.
C'est le printemps, je veux rêver !

Le soleil a chassé le froid ;
En tout il sait mettre un sourire.
L'ardeur reprend sous chaque toit.
C'est le printemps et je veux rire !

Tout renait pour se transformer.
Les matins sont plus doux, les heures
Sont des rayons dans nos demeures.
C'est le printemps, je veux aimer !

Midi

Midi : la mer est tranquille,
Couverte de diamants.
Il semble même que l'île
S'y reflète par moments.

Au ciel vole une mouette,
Petit point blanc dans l'azur.
Sur mer nulle goélette :
Le vent est doux, l'air est pur.

Sans cesse la vague chante,
Se brisant sur les galets.
Un pêcheur, d'une main lente,
Raccommode ses filets.

Plus belle que tout un monde,
La dune est un ruban d'or
Qui se déroule sur l'onde,
Pour se perdre loin du bord.

Mouette gentille, vole
Sans plus descendre en ce lieu.
Comme toi, mon âme folle
S'enivre dans le ciel bleu.

Et toi, mer qu'on dit fidèle,
Garde mes rêves d'enfant,
Et de ta plainte si belle,
Berce-les tout en grondant.

Midi : mon âme est tranquille
Et pleine de diamants :
Je crois que le ciel de l'île
S'y reflète par moments.

Iles de la Madeleine.

Près de Vous

Je suis venu, mon Dieu, prier à votre autel.
Avide de bonheur, mon âme s'est blottie
A vos pieds que jadis perça le fer cruel,
Et, de mes yeux ravis, j'ai contemplé l'hostie.

J'ai vu qu'au tabernacle, hélas ! Vous étiez seul,
Seul en cette Prison, par amour pour les hommes,
Aussi seul qu'au tombeau, dans votre blanc linceul ;
Et j'ai rougi de voir quel peuple ingrat nous sommes !

Vous m'êtes apparu si radieux et doux,
Si prêt à recevoir mes prières naïves,
Que j'ai voulu veiller une heure auprès de Vous,
Tout comme au sol béni du Jardin des Olives.

Le silence régnait partout autour de moi.
Et je Vous ai parlé comme on parle à son père.
Je me suis prosterné, car Vous êtes mon Roi,
Et j'ai dit : « Oui, Seigneur, c'est en Vous que j'espère ! »

Je Vous ai dit bien bas quelles sont mes amours ;
Je Vous ai confié toutes mes espérances ;
Je Vous ai demandé de veiller sur mes jours,
Et de verser sur moi le fruit de vos souffrances.

Puis dans la paix du soir, j'ai fait taire ma voix.
J'ai voulu, de nouveau, relire l'Evangile :
Le testament qu'un Dieu nous laissa sur la croix !
Maître, je l'ai relu, près de Vous, immobile.

Alors, mon pauvre front touchant presque le sol,
En esprit j'ai baisé vos divines blessures.
Et j'ai laissé mon âme, au ciel prendre son vol ;
Car les routes du ciel ne sont pas les plus dures.

J'ai pleuré, songeant au calice rédempteur
Que vous avez voulu boire jusqu'à la lie ;
Et j'ai compris, pourquoi vous aviez dit, Seigneur :
« Venez à moi, je suis le repos et la vie ! »

A l'écolier

Va, petit écolier, va, le devoir t'appelle.
Je sais, tu trouveras qu'il est dur d'obéir,
Et souvent tu voudras, d'un vigoureux coup d'aile,
T'élancer seul et libre, au ciel de l'avenir.

Va, petit écolier, penche-toi sur ton livre,
Et tu sauras de lui le bon, le vrai, le beau.
Le beau ! que pour lui seul ta jeune âme s'enivre !
Le vrai ! le bon ! partout qu'ils te soient un flambeau !

Penche-toi sur le livre où s'écrit ton histoire ;
Ecoute s'élever la voix de tes aïeux,
Et refais-toi le coeur au souffle de leur gloire ;
Si tu sais les aimer, tu seras grand près d'eux.

Penche-toi sur ton livre aux heures de l'étude ;
De ta langue si douce, apprends-y la beauté,
Et tu la défendras contre la multitude !
Car la langue, vois-tu, c'est toute la fierté !

Aux combats de demain que ton âme s'apprête,
Garde toujours le livre où l'on parle de Dieu.
Si tu sens le besoin de relever la tête,
Que ce soit, mon ami, vers le firmament bleu !

Va, petit écolier, va, le devoir t'appelle ;
Enfant, suis jusqu'au bout la route du savoir,
Et ne faiblis jamais : ta jeunesse est trop belle !
Nous avons mis en toi trop d'orgueil et d'espoir !

Ave

Madame la Vierge
Voici mon Ave !
En guise de cierge,
Je l'ai réservé
Pour vous Dame vierge :
Voici mon Ave.

Vous êtes ma Mère,
Me dit-on souvent.
Donc, sur cette terre,
Je suis votre enfant.
Vous serez ma Mère :
On l'a dit souvent.

Vous êtes je gage,
Une reine aussi.
Voulez-vous un page ?
Reine me voici.
Car êtes, je gage,
Grande reine aussi.

Et vous êtes belle,
Je n'en puis douter.
Ah ! que n'ai-je une aile
Qui m'aide à monter
Près de vous si belle !
Je n'en puis douter.

Dans votre royaume,
M'en irai-je un jour ?
J'ai peur d'un fantôme
Qui rôde alentour.
Dans votre royaume,
Sans cesse, il fait jour.

Vous qu'on dit si bonne,
Oh ! veillez sur moi.
Sous votre couronne,
Je n'ai plus d'émoi.
Si vous êtes bonne,
Oh ! veillez sur moi.

Et Vierge Madame,
Voilà mon Ave.
Je veux que mon âme,
Le jour achevé,
S'envole, Madame,
Avec mon Ave.

Jeunesse

Genoux en terre, et le coeur
Qui se recueille en silence ;
Chant de fierté, chant vainqueur
Pour un Credo d'espérance ;
Des mains qui touchent l'autel,
Et, bravant la moquerie,
Des yeux fixés vers le ciel :
C'est la jeunesse qui prie !

Le front haut, regards ardents
Scrutant l'infini des choses.
Amour, sourires confidents !
Grands espoirs et grandes causes !
Sur les cheveux noirs ou blonds,
L'empreinte de la science ;
Gestes nobles et profonds :
C'est la jeunesse qui pense !

Coups de clairon : à l'assaut !
Eclairs que jette l'épée !
Braves partout, sans défaut.
Une page d'épopée !
Et l'on se bat en rêvant ;
Mourir n'est pas une chute !
Un cri qui vibre : En avant !
C'est la jeunesse qui lutte !

Bras tendus vers les drapeaux.
Sous un soleil de victoire !
Des roses sur les berceaux ;
Le souvenir de l'histoire !
Espérance, ambition
Prennent l'âme radieuse.
Eternelle vision !
Jeunesse victorieuse !

Prière du soir

L'ombre emplit toute la chapelle ;
Les moines s'en viennent prier.
On dirait un frôlement d'aile
Qui se brise sur le palier.

Et dans la nuit les voix s'élèvent,
Graves comme des voix de saints.
Moines, chantez ! nos âmes rêvent
Aux accords des concerts divins.

Moines, chantez dans le silence :
Vous nous ouvrez un coin du ciel.
Le coeur retrouve l'espérance
Au souvenir de l'éternel.

L'orgue s'est tu ; l'hymne à la Vierge
S'est envolée auprès de Dieu.
A l'autel se consume un cierge
Que reflète le vitrail bleu.

On récite les litanies :
« Omnes sancti », disent les voix.
Oh ! les plus douces harmonies
Enchantent mon âme à la fois.

Moines, redites les louanges
De ces chevaliers au coeur pur ;
Au-dessus de vos fronts, les anges
Etendent leurs ailes d'azur.

Dans leurs niches, les saints de pierre
Paraissent incliner le front ;
Et la lampe du sanctuaire
Est comme une étoile au plafond.

Maintenant, la prière est dite :
C'est le silence, c'est la nuit.
Près de son Roi, toute petite,
L'âme se repose du bruit.

On souffle le cierge de cire.
Les jeunes moines de vingt ans
S'en retournent, dans un sourire,
Rêver peut-être à leurs mamans . . .

RETOUR

A la France

Lorsque j'étais petit, on me parlait de toi,
France qu'on dit si belle !
Et mon coeur, à vingt ans, n'a pas changé sa foi :
Il t'est resté fidèle.

Je ne t'ai jamais vue autrement que de loin.
Mais sachant par l'histoire
Que je te dois beaucoup, il ne m'est pas besoin
De contempler ta gloire.

Il me suffit, vois-tu, qu'on prononce ton nom,
Tout bas, à mon oreille ;
Et je ne connais pas plus mélodieux son :
C'est comme un vol d'abeille.

D'autres pourront te dire en des mots plus charmants
Ce que leur esprit pense ;
Mais moi, sans le vouloir, j'ai le coeur des mamans ;
Et je t'aime en silence . . .

Tu nous donnas, jadis, des hommes valeureux,
Chevaliers d'un autre âge.
Je m'en souviens toujours, noble terre des preux,
Du rire et du courage !

Je t'aime au souvenir des récits du passé
Qui chantent ta noblesse ;
Et je pleure avec toi ton pauvre front blessé
Par une main traîtresse !

Mais je t'aime encor plus quand je suis à genoux,
Et quand je veux tout dire
Dans un baiser d'amour au vieux sol de chez nous
Rempli de ton sourire !

Nos clochers

Ils sont jolis nos clochers blancs,
Les chers clochers de nos villages,
Toujours jeunes malgré les ans
Et sans rides à leurs visages.

Pointés vers le ciel, nuit et jour,
Ils sont une longue prière
Qui dit la foi, l'espoir, l'amour
Du paysan, fils de la terre.

Ils ont espéré comme nous,
Ayant partagé notre histoire ;
Et quand nous sommes à genoux,
En les regardant, il faut croire.

Près d'eux, nous avons tous rêvé ;
Près d'eux, l'enfant devient un homme ;
Et près d'eux, l'ouvrage achevé,
Nous dormirons le dernier somme.

Mais eux, ils resteront debout,
Les fins clochers de nos églises,
Fiers et jolis, pieux surtout,
Résistant à toutes les brises.

Ils veilleront sur nos enfants
Et sur le coeur de la patrie !
Ils sont si bons les clochers blancs :
On dirait la terre qui prie !

L'école du rang

Avec sa toiture pointue,
Son petit « tambour » de bois blanc
Et sa façade toute nue,
Voici l'humble école du rang.

Elle est sise sur la grand'route :
Point n'est besoin de la chercher.
Sous les poutres du toit, sans doute,
Les hirondelles vont nicher.

Elle a des fenêtres nombreuses
Où passent tous les coins du ciel.
Pour que les âmes soient heureuses,
Il suffit d'un peu d'éternel.

On ouvre, au printemps, ces fenêtres,
Quand la nature est en éveil.
Et les parfums du sol pénètrent
Avec les rayons du soleil.

Et c'est là, dans cette humble école,
Que tous les petits de chez nous
Apprennent ce qu'est un symbole
Et ce que vaut l'homme à genoux.

C'est là que s'écrit la préface
De notre histoire de demain ;
C'est là que l'âme de la race
Renaît dans un bambin.

Passant par la route fleurie,
Arrêtons-nous, quelques instants ;
Car c'est le coeur de la patrie
Qui semble battre là-dedans.

Croix du chemin

D'un geste qui ne finit pas,
De grands Christs solitaires
Etendent, jour et nuit, leurs bras
Sur nos campagnes claires.

Le vent et l'eau les ont noircis,
Et sur les têtes qui s'inclinent
On pense voir des cheveux gris . . .
Les croix sont peut-être chagrines ?

Les yeux eux-mêmes se sont clos ;
Car l'araignée y fait ses toiles.
La nuit, en guise de joyaux,
Y met, semble-t-il, des étoiles.

Mais lorsque souffle le grand vent,
Les croix résistent avec peine ;
Et par les froids d'hiver, souvent,
Les croix grelottent dans la plaine.

On les voit de loin, de très loin ;
Chacune d'elles nous attire,
Et par-dessus les champs de foin.
Elles ont l'air de nous sourire.

Ces croix nous viennent des aïeux.
Tandis qu'ils « faisaient de la terre ».
On dit qu'elles priaient pour eux :
Le ciel a béni leur prière . . .

Conservons nos croix du chemin :
De victoire elles sont un gage.
Et nous les remettrons, demain,
A nos enfants, en héritage.

Le quêteux

Le « quêteux » avec le bâton qu'il porte,
Au nom du bon Dieu, frappe à votre porte.

Voici le « quêteux », voici le printemps !
Chantez les oiseaux, donnez bonnes gens !

Malgré les ans, il a bonne mémoire
Et peut vous conter bien plus d'une histoire.

Voici le « quêteux », voici le printemps !
Chantez les oiseaux, donnez bonnes gens !

Il se sent chez lui dans chaque village,
Et pour vivre heureux, il vit en voyage.

Voici le « quêteux », voici le printemps !
Chantez les oiseaux, donnez bonnes gens !

C'est l'ami de tous et que tous accueillent,
L'ami qui s'en va quand tombent les feuilles.

Voici le « quêteux », voici le printemps !
Chantez les oiseaux, donnez bonnes gens !

Son âge ? son nom ? Nul ne pourrait dire.
Dans sa longue barbe il cache un sourire.

Voici le « quêteux », voici le printemps !
Chantez les oiseaux, donnez bonnes gens !

D'où vient-il enfin ? Quelle est sa demeure ?
Oh ! n'en parlez pas ! car alors il pleure . . .

Voici le « quêteux », voici le printemps !
Chantez les oiseaux, donnez bonnes gens !

Et dans ses grands yeux, sa seule richesse,
Semble remonter toute sa jeunesse !

Voici le « quêteux », voici le printemps !
Chantez les oiseaux, donnez bonnes gens !

Comme il est venu, sans bruit, il vous quitte,
Pour l'hiver prochain, se chercher un gîte.

Au revoir « quêteux », au revoir printemps !
Partez les oiseaux, merci, bonnes gens !

En relisant l'histoire

J'ai relu, ce matin, une page d'histoire,
— La plus belle qui se soit écrite chez nous —
Et près du livre ouvert tout parfumé de gloire,
Comme au pied d'un autel, je me mis à genoux.

J'étais triste, isolé, tout près de cette page
Où se lisait le nom d'un martyr d'autrefois,
D'un vaillant qui jadis mourut en son jeune âge,
Pour défendre son nom, son épée et sa croix !

Le passé n'avait plus, à cette heure, de voiles :
Je voyais le Long-Sault, je voyais le fortin,
Et sous le ciel immense où veillaient les étoiles,
Le corps ensanglanté du jeune paladin.

Et je le vis monter, Là-Haut, avec les braves
Qui tous avaient juré de « tenir » près de lui.
Les anges leur jouaient des musiques suaves ;
Loin du fort renversé, le barbare avait fui.

Lorsque j'eus achevé la douce rêverie,
Je baisai cette page où la postérité
Avait, en lettres d'or, gravé le mot : Patrie !
Et refermai le livre avec plus de fierté.

Les mots s'étaient changés en rayons d'espérance ;
Je suivais le chemin qu'un autre avait tracé,
Et je reprenais foi, reprenant ma vaillance
Au sublime contact d'un héros du passé.

Une voix m'a parlé, semblable à ma jeunesse,
Et m'a jeté de loin ce cri fier et perçant :
« Jusqu'au bout dans la lutte, et jamais de faiblesse ! »
Puis la voix s'est perdue en un long flot de sang . . .

Oh ! non je n'étais pas isolé dans la masse.
J'avais derrière moi le plus beau souvenir.
Pour m'aider au combat j'avais toute ma race,
Et pour vaincre demain j'avais tout l'avenir !

Les Madeleine

Ce sont les « Madeleine » ;
On les connaît à peine
Chez nous.
Mais elles sont si belles
Qu'on croit voir des dentelles,
Tout doux !

Pour elles, la mer chante,
Et n'est jamais méchante,
C'est sûr !
Et les vents sont dociles
Pour les petites îles
D'azur.

Dans un souffle de gloire
S'est faite leur histoire.
Et ceux
Qui les ont pour patrie
Savent aimer la vie,
Joyeux.

Un jour vinrent leurs pères,
Broyés par les misères
D'un vol.
Alors, sapins et « plaines »
Recouvraient par centaines
Le sol.

Mais eux, dès l'arrivage,
En firent l'abatage
Cruel.
Etant d'âme française,
Ils voulaient voir à l'aise
Le ciel !

Les fils de cette race
Ont la foi pour cuirasse,
L'ardeur,
L'amour de la payse
Et l'amour de l'Eglise
Au coeur !

Pour une seule dune
Toute d'or, à la brune,
Parfois,
O mes îles mignonnes,
Vous auriez les couronnes
Des rois !

Sentinelles placées
Aux routes avancées,
Là-bas,
Restez toujours des nôtres,
Car demain viendront d'autres
Combats.

Au sein de l'Atlantique,
Sous un ciel magnifique,
Dormez !
Malgré la souvenance
De l'odieuse offense,
Aimez !

Salut, les « Madeleine » ;
On vous connaît à peine,
Tout doux !
Mais vous êtes si belles :
Il n'est point d'autres telles
Que vous !

Iles de la Madeleine.

Complainte

Il était parti par un clair matin,
Vers la pleine mer, pêcher la morue.
Dans un fol espoir, berçant mon chagrin,
Pour le saluer, j'étais accourue.

C'était un beau gars et si brave aussi !
De ceux que la mer veut garder près d'elle,
Méchante et maudite au coeur endurci
Qui brise nos coeurs parce qu'elle est belle !

Elle s'y connait en hommes, toujours !
Elle a pris mon Jean d'une main traîtresse,
Et détruit du coup les primes amours
Qui chantaient tout bas avec ma jeunesse !

Je ne l'attends plus mon promis d'hier ;
Mais je vais pleurer par toutes les grèves.
Je mêle son nom à chaque pater :
J'ai perdu mon rire en perdant mes rêves . . .

Car il dort là-bas, seul, aux grandes eaux,
La vague le berce en son long murmure :
Comme un soldat, pour couvrir sa figure,
Le pêcheur n'a point les plis des drapeaux.

Cimetière de pêcheurs

Sur le bord du chemin, et regardant la mer,
Cette « gueuse », tout leur amour et tout leur rêve,
Les pêcheurs dont les yeux reflétaient le ciel clair
Dorment en paix bercés par les chants de la grève.

Et l'on dit que la vague, amoureuse parfois,
De ses anciens amis conservant la mémoire,
Accourt baiser, la nuit, le pied des vieilles croix
Qui protègent les morts et gardent leur histoire.

Rudes gars pleins de foi, marins depuis toujours
Qui couraient l'océan sur les barques légères,
Penchés dessus le flot bleu comme leurs amours :
Ils dorment là, les fils à côté de leurs pères.

Plusieurs y sont couchés depuis cent cinquante ans,
Chassés de la patrie où riait leur enfance :
Ce sont les doux martyrs des grands « dérangements »
Qui gardaient en leurs yeux un reste de souffrance.

Avec les jours, bien des noms se sont effacés,
Et sous le vent les croix ont incliné leurs têtes.
Les mouettes qui n'ont point peur des trépassés
Viennent souvent s'y mettre à l'abri des tempêtes.

Et c'est ainsi que tous, pêcheurs jeunes et vieux,
Ils reposent ayant, comme un mât de misaine,
A leur tête, la croix, et la mer devant eux,
Sous un ciel azuré, dans une île lointaine . . .

Iles de la Madeleine.

Le soir

Là-bas derrière la dune,
Le soleil est sans clarté ;
Au firmament bleu, la lune
S'élève avec majesté.

Et les étoiles se forment ;
Les vagues chantent tout bas
Pour les îles qui s'endorment,
Des airs semblables aux glas.

Au loin les sombres collines
Font tache sur l'océan :
L'on croit voir des têtes fines,
Avec un corps de géant.

La lune argente les ondes
Et montre aux yeux éblouis
Une infinité de mondes
Dans les ombres enfouis.

Près du bord des goélettes
Aux mats fixés vers le ciel,
Balancent leurs silhouettes
D'un mouvement éternel.

Les îles sont endormies,
Au doux murmure du vent ;
Et les étoiles amies,
Là-haut, veillent en rêvant.

Place de la Madeleine.

Les Paspéias [1]

Nombreux, ils sont venus, les gens de « par en-bas » ;
Et voyez-les dans l'eau qui monte à leur ceinture.
Couper l'herbe marine est une tâche dure ;
Mais ils sont courageux et forts les « Paspéias ».

Sous le soleil ardent, ils ne s'arrêtent pas ;
Et comme s'ils allaient à joyeuse aventure,
Ils chantent vers le large et battent la mesure
Au mouvement rythmé de leurs solides bras.

[1] On appelle ainsi les habitants de Paspébiac, Gaspésie.

Les herbages coupés flottent à la surface ;
Entre de lourds billots, le vent les pousse en masse ;
On traîne les billots au bord : ce n'est qu'un jeu.

Quand le froid les saisit, les hommes se redressent,
Et l'on peut voir, au lieu de leurs faux qu'ils abaissent,
De fins croissants d'argent plonger dans le flot bleu.

Les semeurs

Semez toujours, les gâs,
Le grain qui donnera la vie !
Ne vous arrêtez pas ;
Car vous semez pour la patrie !

Le sol est bon, chez nous.
Tant d'autres, dans l'histoire,
S'y sont mis à genoux
Pour prier et pleurer ! Le sol est un ciboire . . .

Allons, jetez-y chaque jour,
Les graines qui sont l'espérance.
Du haut du ciel, avec amour,
Les anges veilleront sur la riche semence.

Vous la verrez grandir
Sous vos yeux, dans la plaine.
Et tout notre avenir
Est là, dans cette graine.

Ensemencez les champs
De votre « geste auguste ».
Quand viendront les « couchants »,
Vous vous reposerez alors, comme le juste.

Mais pas avant, amis ;
Chez nous, l'ouvrage presse.
Laissez les endormis
Vivre de leur paresse.

Semez sous le grand ciel
Le grain dont on fera l'hostie.
Pour qu'un jour, à l'autel,
On vous offre l'Eucharistie.

Nous voulons tous du pain,
Donnez-le nous, gens de la ferme !
Vous avez dans la main
Les plus belles moissons en germe.

Oh ! semer, c'est bien dur.
Mais lorsque vous jetez les graines dans la terre,
Aussi, par je ne sais quel sublime mystère,
Vous semez dans l'azur !

Au paysan canadien

Paysan canadien, à ton immense effort,
Nous devons aujourd'hui d'être ce que nous sommes :
Race qui pour grandir a méprisé la mort,
Peuple deux fois béni, peuple de gentilshommes.

Sans doute tu n'as pas parcouru l'univers ;
Le sol et le ciel bleu furent ton premier livre ;
A l'or tu préféras tes grands érables verts,
Et tu savais lutter, puisque tu savais vivre !

Les vastes horizons de ton riche pays
Ont fait les horizons plus vastes de ton âme.
Paysan, tu fus beau sans le savoir ! Et puis,
Que t'importe, dis-moi, que le monde t'acclame ?

Nous te remercions, sublime pionnier,
D'avoir, par ton labeur, gardé notre jeunesse.
D'autres t'appelleront, peut-être, roturier !
Mais nous te donnerons tes titres de noblesse.

Va, ce n'est pas encor l'heure de ton repos ;
Un coeur comme le tien n'a jamais trop de gloire.
Mais si nous sommes tous les enfants de héros,
Tu ne seras plus seul pour écrire l'histoire !

En trois siècles, tu nous donnas une leçon . . .
Quand nous étions petits, on nous l'avait apprise :
Dans nos âmes d'enfants, c'était une chanson ;
Et chacun s'en souvient, fidèle à sa devise.

Nous travaillerons donc ensemble, tu le veux ?
Ennemis de la peur, des haines et des grèves ;
Et lorsque tu seras devenu vieux, très vieux,
Nous veillerons sur tes cheveux blancs et tes rêves. . .

Et, pour avoir usé sur le sol tes genoux,
Paysan, l'avenir t'apparaîtra sans voiles :
Joyeux, tu t'en iras, croyant revivre en nous,
Te reposer là-haut, derrière les étoiles . . .

Mes frères les oiseaux

« Mes frères les oiseaux, allons, faites silence.
« Voici venir le soir ; dormez, mes babillards ».
Mais les oiseaux, sans écouter la remontrance,
Emplissaient tous les nids de leurs propos bavards.

« Mes frères les oiseaux, la sainte obéissance
« Est bien douce vertu pour pauvres et richards.
« Qui sait la pratiquer fait preuve de vaillance.
« Devant les insoumis, Dieu voile ses regards. »

Ainsi parlait un soir de mai, François d'Assise,
Avant de se coucher sur son rude grabat
Couvert d'un peu de paille et sans pièce de drap . . .

Et le calme régnait comme dans une église ;
Car les oiseaux du ciel, pour rester ses amis,
Avec le bon François s'étaient tous endormis.

Au lecteur

En fermant le livre

Pour parler de la vie,
Il faut avoir souffert.
C'est à genoux qu'on prie,
Sous le ciel entr'ouvert.

Une douleur muette
Est un signe sacré,
Et pour être poète
Il faut avoir pleuré.

Moi je n'ai fait que rire
Et chanter, voyez-vous.
Dans l'air que je respire,
Tous les parfums sont doux.

J'ai ri ! le rire entraîne
Et sonne sous les pas ;
J'ai ri ! j'ai ri sans peine
Pour ceux qui ne rient pas.

Les vieillards avant l'âge,
Les chercheurs d'irréel ;
Ceux qui voient un nuage
En chaque coin du ciel ;

Les amants de l'ornière,
Ceux qui marchent, le front
Courbé dans la poussière,
Et l'esprit infécond :

Ceux-là, je les méprise.
Ils ne veulent pas voir,
Par delà leur sottise,
La beauté du devoir.

J'ai chanté l'espérance
Qui disait à mon coeur :
« Qu'importe la souffrance
« Pour un peu de bonheur ! »

J'ai chanté ce que j'aime
D'une bien faible voix ;
Mais j'ai chanté quand même,
Pour montrer que je crois.

Et j'ai pensé bien faire.
Sans doute ai-je eu grand tort !
Il valait mieux me taire
Et dédaigner l'effort . . .

Lecteur, je te les donne
Ces rêves inconstants,
Ces chansons qu'on fredonne
Au rire des vingt ans ;

Car, avec sa tendresse,
Même avec ses travers,
C'est toute ma jeunesse
Qui chante dans mes vers.

Table des matières

Page

Ballade des petits oiseaux 9

ENVOLÉE

La main de ma mère 13
La lettre 15
Vieilles choses 19
Orgue de Barbarie 23
Vieux chapelet 27
Les yeux de nos mamans 29
Mon oiseau 33
Retenue ! 35
En classe ! 37
Vacances ! 41
Le vieux banc 45
Premier pas 47
Blessure ! 49
Mon neveu 51
Cercle de couture 53
Repentir 55
Rondel 57
Première neige 59

EN PLEIN CIEL

Le retour de l'Aiglon 63
Les voix qui montent 65
Vingt ans ! 67
Chanter, croire, aimer 71

Page

Jusqu'au bout ! 73
Le secret 77
Cloches de Noël 81
Premier janvier 85
Printemps 87
Midi 89
Près de Vous 93
A l'écolier 97
Ave 99
Jeunesse ! 103
Prière du soir 105

RETOUR

A la France 111
Nos clochers 115
L'école du rang 117
Croix du chemin 121
Le quêteux 125
En relisant l'histoire 129
Les Madeleine 133
Complainte 137
Cimetière de pêcheurs 139
Le soir 141
Les Paspéias 143
Les semeurs 145
Au paysan canadien 149
Mes frères les oiseaux 153

AU LECTEUR

En fermant le livre 157

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

10 juillet
10-8-44

APR 20 1970

JAN 06 1998

DEC 19 1997

CE

a39003 003017448b

PS 8503 .R92C6 1922
BRUCHESI, JE
COUPS D AI

CE PS 8503
.R92C6 1922
C01 BRUCHESI, JE COUPS D'AILE
ACC# 1276573

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 05 04 09 24 9